

Lauzon sur Saint-Laurent Comme un navire

Michel Lessard

Numéro 61, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

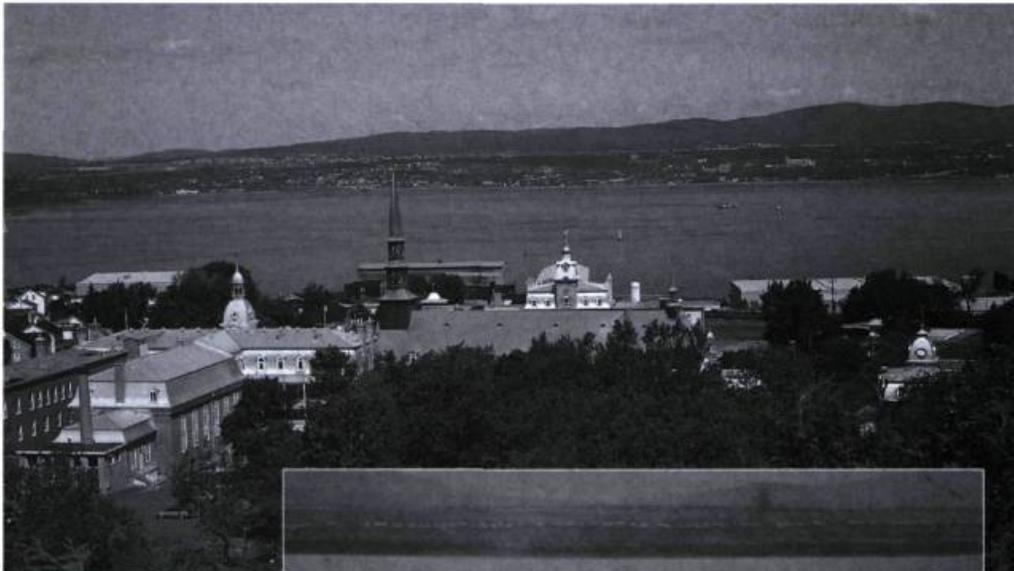
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lessard, M. (1994). Lauzon sur Saint-Laurent : comme un navire. *Continuité*, (61), 46-50.

Lauzon sur Saint-Laurent

Comme un navire



Lauzon offre une vue imprenable sur le fleuve Saint-Laurent. Le cœur institutionnel n'a subi que peu de transformations comme le montre la photo de Livernois et Bienvenu datant de 1867.

Photo : Marc A. Price



LAUZON N'EST PAS
QU'UNE AGGLOMÉRATION
DE LA BANLIEUE DE
QUÉBEC. LA PREUVE,
SANS CETTE ALLIÉE, LA
CAPITALE NE SERAIT SANS
DOUTE PAS CE QU'ELLE
EST AUJOURD'HUI. NON,
LAUZON EST PLUTÔT
COMME UNE VILLE-NAVIRE
QUI A SU NAVIGUER SUR
LES EAUX PARFOIS
TUMULTUEUSES DE
SON HISTOIRE...

PAR MICHEL LESSARD

Avec la côte de Beaupré et l'île d'Orléans, le Vieux-Lauzon, plus précisément la paroisse Saint-Joseph, appartient au plus vieil axe de peuplement du pays, celui de Québec et sa région. Implanté en face de la capitale, ce noyau d'occupation apparaît comme le plus ancien de la rive sud du Saint-Laurent. Son développement économique et socioculturel s'effectue souvent en parallèle avec celui de la ville fondée par Champlain.

Au XVII^e siècle, les Amérindiens habitent ses berges. C'est Champlain lui-même qui donne à ce territoire le nom de Pointe-Lévy, en l'honneur de Henry de Lévy, troisième vice-roi de la Nouvelle-France de 1625 à 1627. En 1636, Jean de Lauzon, futur gouverneur de la Nouvelle France, se voit concéder la seigneurie de Lauzon, l'une des premières de la colonie. Elle transmettra plus tard son nom à la municipalité. L'archiviste Pierre-Georges Roy prendra cette dernière pour modèle dans l'une des études les

plus poussées de cette institution du Régime français. En 1694 — il y a donc précisément 300 ans cette année —, Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy était érigée canoniquement et devenait la paroisse mère de la région.

Depuis 1989, Lauzon fait partie d'un regroupement de municipalités qui a retenu le nom de Lévis pour définir une nouvelle ville de 40 000 habitants.

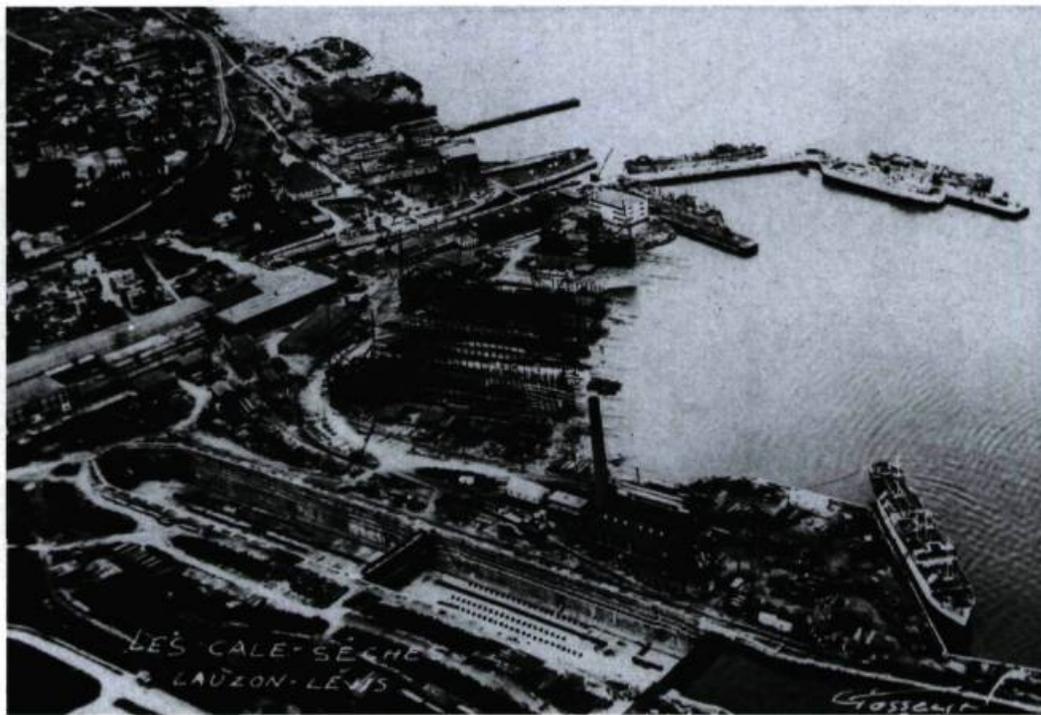
Des témoins tangibles manifestent de la continuité historique de la paroisse Saint-

Joseph de Lauzon. L'architecture domestique et institutionnelle, un patrimoine militaire étonnant, des installations industrielles et maritimes uniques datant du XIX^e siècle composent un répertoire de traces qui représentent un riche potentiel culturel et économique. La municipalité en a méthodiquement dressé un inventaire il y a quelques années et quelques bonnes brochures éducatives portant sur cet héritage ont été produites.

PROFIL D'UNE VILLE

Sur le plan géomorphologique, on peut caractériser la paroisse historique de Saint-Joseph de Lauzon en trois niveaux. D'abord, il y a les berges, la bordure fluviale immédiate animée d'anses plus ou moins profondes que les marées balaient ; on passe ensuite au premier plateau, à une trentaine de mètres au-dessus du niveau de l'eau. C'est à ce niveau que le bourg deviendra village puis ville. Enfin, on atteint vers le sud le haut plateau, plus élevé que le promontoire du cap Diamant. Un réseau unique de fortifications prenait place sur cette élévation dans la seconde moitié du XIX^e siècle, permettant de maîtriser la pénétration du pays par le fleuve et par certaines routes terrestres convergeant vers la capitale.

La rue Saint-Joseph, qui traverse la ville d'est en ouest sur plus de trois kilomètres, conserve les traces d'implantation et de développement de l'agglomération. C'est le long de cette voie — le chemin du Roy — que les pionniers s'installent à la suite de Guillaume Couture, le premier colon qui, dès 1647, tient feu et lieu et défriche le sol dans le secteur. C'est également en bordure de cette artère qu'on érige la première église paroissiale entre 1675 et 1677. En 1681, les aveux et dénombrements totalisent 292 habitants, en 1706, ils sont 431 et la majorité sont installés sur cette route. Quatre ans après la Défaite, le général Murray, qui prend possession de la vieille seigneurie, compte 145 habitations. À la fin du XVIII^e siècle, 2500 âmes (Lauzon intègre alors le territoire de Lévis) composent une population essentiellement agricole. Les fermes et leurs dépendances s'alignent perpendiculairement au fleuve comme le veut le cadastre. C'est sur les marchés de la capitale où ils se rendent régulièrement en chaloupe puis en bateau que les habitants écoulent les surplus de production (légumes, viande, poisson).



INDUSTRIELLE

Au XIX^e siècle, surtout après 1850, le village s'affirme sur le plan industriel, notamment avec le développement de chantiers navals sur l'ensemble du territoire et de l'industrie du bois d'équarrissage et de sciage dans l'anse aux Sauvages. Certaines années, jusqu'à 150 voiliers au long cours prennent leur cargaison à l'entreprise d'Allan Gilmour pour la transporter en Angleterre. La population passe de 1535 âmes en 1851 à 3416 en 1901, puis à 11 533 âmes en 1961.

Tel changement dans la structure économique et démographique locale n'est pas sans se répercuter sur la trame urbaine et sur la dynamique architecturale. Les espaces libres entre les maisons de ferme du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e siècle sont petit à petit occupés par les boutiques des artisans, nécessaires à la communauté de plus en plus nombreuse de travailleurs, par des commerces divers et par des résidences et des logements ouvriers. Ce phénomène met en place le paysage urbain. Aujourd'hui, cette rue est composée de rares maisons de ferme d'esprit français, de nombreuses et parfois somptueuses maisons néoclassiques à la québécoise à deux versants et comptant un ou deux planchers, de maisons de style

éclectique qui s'inscrivent dans les courants dominants de la seconde moitié du XIX^e siècle, et de plusieurs bâtiments d'architecture minimaliste — la boîte — agrémentés de quelque citation stylistique, un type architectural apparu dans le dernier quart du XIX^e siècle et qui s'est étendu jusqu'aux années 1930. Plusieurs de ces derniers bâtiments sont équipés de vitrines pour servir les affaires d'une artère devenue hautement commerciale.

C'est aussi dans cette période d'industrialisation que le village, jusque-là linéaire, éclate. Des rues perpendiculaires quadrillent le plateau médian, un processus qui s'intensifiera après la guerre de 1914-1918.

L'ÉGLISE AU MILIEU DU VILLAGE

La paroisse de Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy s'est développée comme les villages traditionnels québécois, c'est-à-dire en ligne. L'église agit comme pôle à partir duquel un cœur institutionnel bien marqué se met en place. Le premier temple élevé en 1675 et mesurant environ 17 mètres est agrandi en 1721. Incendié en 1830, il est reconstruit dans les deux années qui suivent. Les Lauzonnais aujourd'hui âgés de plus de 50 ans se souviennent

Vue aérienne du chantier naval de Lauzon datant de la première moitié du XX^e siècle.

sans doute de ce jour de l'été 1950 où les frères Maristes avaient fait sortir tous leurs élèves du collège pour assister au spectacle de la chute du clocher centenaire. L'opération avait été ordonnée parce qu'on agrandissait le vaisseau de la nef et que c'est toujours par l'avant qu'on prolonge la maison de Dieu.

Au XVIII^e siècle, comme en font foi des cartes anciennes, le manoir seigneurial, le moulin banal, une tannerie et la boutique de quelques autres artisans créent un noyau autour de l'église. À partir du milieu du XIX^e siècle, le cœur institutionnel tel qu'on le connaît aujourd'hui est mis en place par une population plus nombreuse et désireuse de mieux s'organiser et de satisfaire ses besoins en éducation. Le bâti reflète cet ajustement au monde. Il devient impérieux de suivre les courants architecturaux qui se succèdent. Ainsi peut-on encore admirer le couvent Jésus-Marie, un bâtiment à quatre versants élevé en 1855 et remodelé à la mode second Empire en 1890, l'école Saint-Joseph, implantée en 1850, mise à la mode Napoléon



Photos : Marc A. Price

La maison Guay, d'esprit français, a été construite au milieu du XVIII^e siècle en pièce sur pièce.



Ci-dessus, maisons de style néoclassique à la québécoise. Lauzon compte un grand nombre de maisons de ce type.

III en 1885 et agrémentée d'une tour coiffée d'une statue gigantesque de Louis Jobin, la maison communautaire (hôtel de ville), construite en 1885 dans le

même esprit stylistique que les deux bâtiments précédents, et le somptueux presbytère de 1910 avec sa majestueuse galerie (les plus âgés se souviennent du curé Jos V. Boucher et du vicaire Giguère arpentant cette galerie en lisant le bréviaire avec ardeur). Tous ces bâtiments composent un ensemble architectural unique au Québec par

son unité stylistique, son état exceptionnel de conservation. On se doit de protéger et de valoriser cet ensemble, comme on l'a fait à Saint-Joseph-de-Beauce par exemple.

Et comme le veut l'aménagement traditionnel des villages québécois, la rue Saint-Joseph aligne dans son parcours deux chapelles de procession en

Pierre d'une architecture élégante : les chapelles Sainte-Anne, construite en 1789, et Saint-François-Xavier, érigée en 1822. L'action énergique déployée ces dernières années par les citoyens désireux de préserver ce patrimoine exceptionnel a conduit au classement de ces biens culturels.

Il faut parcourir à pied ou à bicyclette la rue Saint-Joseph, de la « fourche des chemins », où l'on suspendit Marie-Josephte Corriveau (la Corriveau) dans une cage de fer en 1763, jusqu'au chemin Turgeon, à la limite est de l'ancienne ville jubilaire. Il faut visiter l'église bien inscrite dans le néoclassicisme, décorée par François Fournier de Montmagny selon des plans de l'architecte Thomas Baillairgé, examiner le maître-autel exécuté en 1875 par Ferdinand Villeneuve de Saint-Romuald et encadré par deux belles œuvres d'Antoine Plamondon. Il faut marcher autour du couvent, monter la côte en arrière pour lire l'animation des toits brisés et des noues, demander à voir l'intérieur, la chapelle du Sacré-Cœur. Il faut monter et descendre l'escalier monumental du presbytère, marcher sur sa galerie comme le faisait jadis le curé qui, lisant son bréviaire, faisait d'une pierre deux coups et en

profitait pour jeter un coup d'œil sur ses ouailles qui s'activaient au centre de l'agglomération. Il faut apprécier la séquence des belles maisons néoclassiques à la québécoise qui bordent cette rue, s'intéresser aux portails et aux détails de la mouluration. Bien sûr, certaines interventions sont discutables, même fort discutables, mais de grands efforts sont également perceptibles. Il faut s'arrêter et contempler le panorama unique au monde — il a beaucoup servi en publicité commerciale — qu'offre le secteur de La Martinière : de belles maisons ancestrales en pierre assises au fond d'une profonde vallée, le vaste bassin du grand fleuve, la pointe de l'île d'Orléans, la côte de Beauport, les chutes Montmorency. Ce paysage qu'on em-brasse d'un seul coup d'œil à partir de Lauzon sur Saint-Laurent de-vrait être classé à l'échelle nationale comme bien historique et naturel.

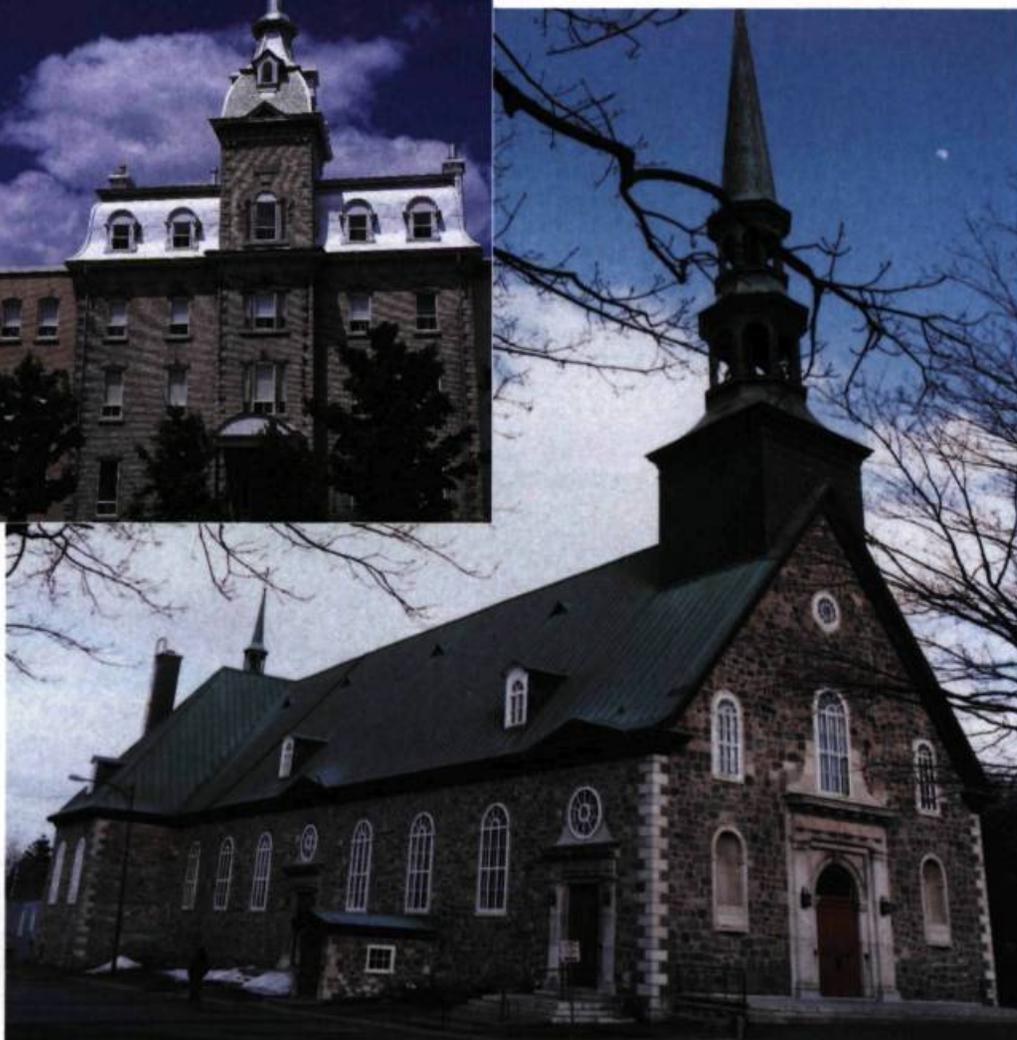
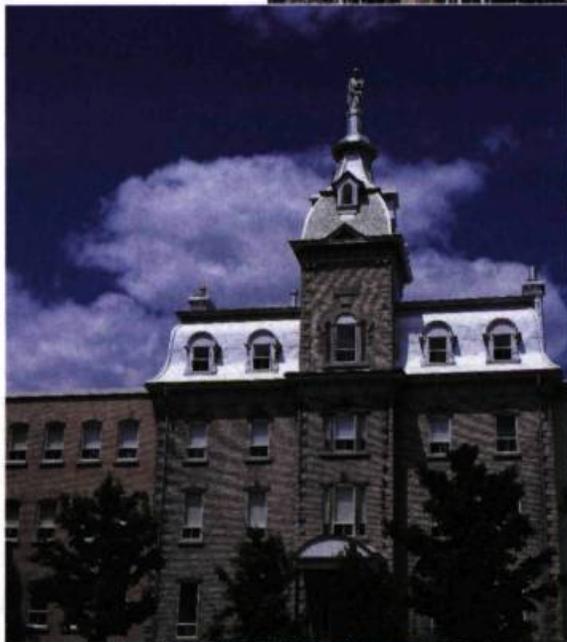
LES CALES SÈCHES : DES FOSSES DE TITANS

Quiconque s'intéresse au patrimoine photographique maritime de la région de Québec peut bénéficier d'une riche iconographie sur sel d'argent qui illustre bien l'importance de la construction navale au XIX^e siècle et la vigueur qu'elle a connue à Lauzon jusqu'au XX^e siècle. Aujourd'hui, la MIL Davie et ses milliers d'ouvriers spécialisés assument en bout de piste une riche tradition bien enracinée dans près de deux siècles d'ingéniosité. Un patrimoine matériel unique, témoin de l'âge d'or de la construction de navires, traduit l'importance historique de cette activité industrielle pour les Lauzonnais.

Construite entre 1830 et 1832, l'église de Saint-Joseph de Lauzon est un bel exemple d'une église traditionnelle de grande simplicité.

Le couvent de Lauzon (ci-contre), érigé en 1855, a été mis à la mode second Empire en 1890. Cinq ans auparavant, l'école Saint-Joseph (ci-dessous), datant de 1850, avait subi les mêmes transformations.

Photos : Roger Picard et Marc A. Price





Au XIX^e siècle, les anses de Lauzon abritent quelques chantiers navals. Ceux de F.X. Marquis, de William Charland et d'Allison Davie sont parmi les plus importants. Dans les années 1880, les descendants de Davie, occupant déjà une place enviable dans le domaine de la réparation de bateaux, déménagent leurs installations situées à l'est de la gare du Grand Tronc vers Lauzon pour mieux profiter d'une vaste cale sèche inaugurée le 10 juillet 1886 par le marquis de Lorne, gouverneur général du pays. Ils prennent à ce moment l'étiquette Geo. T. Davie. Plusieurs clichés anciens montrent la construction de cette installation en maçonnerie et en béton, véritable prouesse d'ingénierie. D'autres clichés pris à peu près à la même époque (1893) montrent le lancement du *White Wings*, dernier voilier de bois sorti des chantiers de Charland et des anses de Lauzon. Des dizaines d'autres documents photographiques illustrent la vie des cales sèches (une seconde installation, la cale sèche Champlain, a été mise en opération en 1914). Les chantiers maritimes Davie ont lancé depuis leur implantation à Lauzon plus de 700 bateaux neufs et en ont radoubé des milliers comme en témoignent les registres et les vieilles photographies. La production a atteint des sommets dans les années des deux grandes guerres.

Situé à 115 mètres au-dessus du niveau de l'eau, le Fort n° 1 de Lauzon était destiné à défendre la capitale contre l'invasion américaine.

Il faut voir de ses propres yeux ces deux trous géants creusés en bordure du fleuve et que de gigantesques portes en fer protègent des vagues pour permettre à une armée d'hommes de s'affairer en toute quiétude sous le niveau de l'eau autour d'une gigantesque coque d'acier maintenue en équilibre sur des bords ajustés. Les premières fois, au fond du trou, on ne peut s'empêcher de se poser des questions sur la solidité des portes et sur la stabilité du bateau en réparation et qui pèse plusieurs milliers de tonnes. Il faut assister au remplissage par gravité et au vidage par pompage des milliers de litres d'eau que peuvent contenir les cales sèches. Et visiter les salles des machines anciennes qui, il n'y a pas si longtemps, fonctionnaient encore au charbon et à la vapeur. De belles photographies anciennes en gardent le souvenir.



Les cales sèches Lorne et Champlain représentent pour Lauzon un apport économique considérable.

Photo : Fonds Donald Dion

LAUZON, VILLE DE FORTIFICATIONS

Lauzon a longtemps servi de lieu d'exercices militaires — il faut voir les clichés de camps d'été à la fin du siècle dernier dans les albums du photographe Philippe Gingras conservés aux Archives nationales du Québec, à Québec. Plus encore, le plateau supérieur et la partie est de la ville maritime ont été évalués d'une telle importance stratégique que l'administration coloniale anglaise et le gouvernement canadien ont jugé bon de les fortifier.

Le fort de Lauzon, sur les hauteurs de Pointe-Lévy, appartient à un système de protection de la ville de Québec mis en place dans la décennie 1860 alors qu'on appréhendait une invasion des États-Uniens. Les turbulences engendrées par la guerre civile chez nos voisins du Sud fait craindre le pire et on surveille les accès au pays par le fleuve et par la voie de chemin de fer reliant Portland, dans le Maine, à la ville de Lévis. Trois forts sont alors mis en chantier ;

le Fort n° 1 de Lauzon, établi sur le point le plus élevé, domine les alentours. Toutes ces constructions sont autonomes et s'intègrent au commandement général des fortifications de Québec.

Il a fallu l'énergie de plus de 500 militaires britanniques pour construire le fort de Lauzon. On profite de la circonstance pour développer un véritable laboratoire à ciel ouvert et expérimenter plusieurs innovations technologiques en matière de génie de guerre.

En 1871, avec la signature du traité de Washington, la peur d'une invasion s'estompe et passe à l'histoire. Des changements majeurs en matière de stratégie militaire rendent caduques ces aménagements plus proches de l'esprit d'un Vauban (fossé, meurtrières...) que de celui d'un Kaiser. Durant les deux guerres mondiales, le fort de Lauzon sert d'entrepôt de munitions. Il faudra la patience et l'acharnement d'un petit groupe de bénévoles dans les années 1950 et 1960 pour amener le gouvernement fédéral à débloquer des fonds pour consolider et restaurer au cours de la décennie suivante les différents éléments du site qui sera finalement ouvert au public en 1982.

D'autres installations militaires développées pendant la Grande Guerre (1914-1918) retiennent actuellement l'attention d'un groupe de bénévoles. C'est le cas du fort de La Martinière qui s'ajoute aux qualités stratégiques de Lauzon et qui traduit l'époque du sabre et du goupillon dont on avait bien mal mesuré la fin. Ce patrimoine important s'inscrit dans la tradition de la quincaillerie militaire, toujours fort coûteuse et vite périmée, qui, ici, nous lègue un cadre enchanteur, une certaine poésie... et le vent du large.

Michel Lessard
Historien